

□ □ □ □ □ 40 QUESTIONS □ □ □ □ □

- 1 D'où proviennent les « métaux » dont la « transmutation » produira « l'or », au début de *Dans le leurre des mots* ?
- 2 Que sont « les choses proches » pour Bonnefoy ?
- 3 Que signifie le mot « leurre » dans le titre *Dans le leurre des mots* ?
- 4 À qui s'adresse Bonnefoy au début de *Dans le leurre des mots* ?
- 5 À quoi pense Ulysse, en entendant le « chant triste du rossignol », dans l'île où il connaît le « plaisir » et le « repos » ?
- 6 À quoi se rapporte l'image de la « nuée rouge » dans la première partie de *Dans le leurre des mots* ?
- 7 Décrivez le nautonier qui, dans la rêverie de Bonnefoy, se trouve à la poupe du navire (*Dans le leurre des mots*, I).
- 8 Qui prend « dans le ciel une grappe trop lourde », dans la première partie de *Dans le leurre des mots* ?
- 9 Que désigne la « voix » qui « se perd » à la fin de la première partie de *Dans le leurre des mots* ?
- 10 À la fin de la première partie de *Dans le leurre des mots*, quel incident se produit dans la barque où se trouve Bonnefoy ?
- 11 Quelle est « la chimère » que l'on peut voir dans les branches du « jardin d'Armide » (*Dans le leurre des mots*, II) ?
- 12 Quel terme brûle les lèvres de Bonnefoy, dans la seconde partie de *Dans le leurre des mots* ?
- 13 Quel instrument de musique est attribué à la poésie dans la seconde partie de *Dans le leurre des mots* ?
- 14 Que signifie le verbe « élucider » dans la phrase suivante :
« Écoutez la musique qui élucide
De sa flûte savante au faîte des choses
Le son de la couleur dans ce qui est » (p. 79) ?

- 15 Que symbolise, à la fin de *Dans le leurre des mots* :
« Le premier feu à prendre au bas du monde mort » ?
- 16 À quelle déesse peut faire penser la « sans-visage » qui cherche à entrer dans la véranda inondée où se trouve Bonnefoy dans le premier poème de *La Maison natale* ?
- 17 Dans *La Maison natale*, que voit Bonnefoy dans certains miroirs des salles qu'il traverse ?
- 18 Qui est Cérès ?
- 19 Le « cri d'amour » de Bonnefoy, dans l'un de ses rêves, provoque quelle réaction de Cérès ?
- 20 Quelle est l'étrange caractéristique de la « brassée de branches et de feuilles » que Bonnefoy, dans un rêve de *La Maison natale*, ramasse dans la boue et serre contre lui ?
- 21 Dans un rêve de *La Maison natale*, quelle est l'attitude de Bonnefoy lorsque la barque où il se trouve atteint « l'estuaire » ?
- 22 De quoi est fait le « seul livre » de Bonnefoy, qu'on lui montre dans la salle de classe de son enfance où il se trouve en rêve ?
- 23 Qui est Isis ?
- 24 Quels sont les deux feux qu'aperçoit Bonnefoy dans le paysage, à l'aube, lorsqu'il voyage en train (*La Maison natale*) ?
- 25 À quelle manipulation se livre Bonnefoy, un dimanche après-midi de son enfance où il joue aux cartes avec son père ?
- 26 À propos de quelle conversation de son enfance Bonnefoy écrit-il :
« Il sait que l'on peut naître de ces mots » (*La Maison natale*) ?
- 27 Traduisez le vers suivant de Keats, qui fit si forte impression sur Bonnefoy quand il le découvrit :
« *when, sick for home,*
She stood in tears amid the alien corn » (*La Maison natale*, IX).
- 28 Quelle énonciation, qui était absente jusqu'ici dans *La Maison natale*, trouve-t-on dans le poème où Bonnefoy est dans un grenier ?
- 29 Par quelle image la mort est-elle représentée dans le poème de *La Maison natale* où Bonnefoy évoque le temps des jours heureux, des « jours préservés » ?

- 30 Quelle scène se déroule sous les yeux de Bonnefoy, dans *La Maison natale*, lorsqu'il aborde un rivage, après avoir parcouru un paysage de dunes et de bruyères ?
- 31 Quelle attitude Bonnefoy préconise-t-il envers Cérès, dans le dernier poème de *La Maison natale* ?
- 32 Dans *Les planches courbes*, que tient l'enfant dans sa main, quand il rejoint le géant sur la rive du fleuve ?
- 33 À quel genre littéraire appartient le récit intitulé *Les planches courbes* ?
- 34 Quand le géant demande à l'enfant « Qui es-tu ? », quelle réponse inattendue celui-ci lui donne-t-il ?
- 35 Quelles attitudes paternelles le géant évoque-t-il pour faire comprendre à l'enfant ce qu'est un père ?
- 36 Quelle scène le géant évoque-t-il pour expliquer à l'enfant ce qu'est une « maison » ?
- 37 Dans quelle légende chrétienne un géant porte-t-il un enfant sur ses épaules, dans un torrent furieux ?
- 38 Quels sont les deux passages où l'expression « planches courbes » est employée, dans *La Maison natale* et dans *Les planches courbes* ?
- 39 Quelle métamorphose inattendue se produit pour la jambe de l'enfant à la fin des *Planches courbes* ?
- 40 Quel est le dernier mot des *Planches courbes* ?

■ ■ ■ ■ ■ 40 RÉPONSES ■ ■ ■ ■ ■

1. D'OÙ PROVIENNENT LES « MÉTAUX » DONT LA « TRANSMUTATION » PRODUIRA « L'OR », AU DÉBUT DE *DANS LE LEURRE DES MOTS* ?

Les « métaux » dont la « transmutation » produira « l'or » proviennent du rêve (p. 71).

La métaphore de l'alchimie, récurrente dans les poèmes et les essais de Bonnefoy, permet de préciser une ligne de force essentielle de sa poétique : si l'imaginaire, le rêve, sont la source de la poésie, le poète doit, dans un second temps, les contrôler, les mettre au service d'un travail de composition, d'une appropriation où la raison métamorphose, « transmute » les images et visions spontanées, apprivoise en quelque sorte ce que Bonnefoy appelle « la pensée d'en dessous¹ ».

Il existe en effet deux orientations dans le travail d'écriture de Bonnefoy, qu'il appelle la « double postulation » de la poésie².

L'une de ces orientations consiste à faire confiance aux images et aux mots qui s'imposent à lui, par un processus de surgissement, par une dynamique de l'imaginaire qu'il accueille et recueille. Seule cette attitude d'écoute face à l'imaginaire peut renouveler la poésie d'une œuvre à l'autre, éviter que le poète ne fasse que se répéter. S'abandonner à des visions, à des métaphores qui assaillent l'esprit sans qu'on les ait préméditées : nous reconnaissons là une filiation,

-
1. « Les découvertes de Prague », dans *Rue Traversière* et autres récits en rêve, Poésie/Gallimard, p. 43.
 2. « Sur la fonction du poème », dans *La Vérité de parole* et autres essais, Folio essais, p. 523.

déclarée par Bonnefoy, avec le surréalisme, qui fut le milieu littéraire qu'il admira à vingt ans. La notion, essentielle pour le surréalisme, de rapidité, de fulgurance, dans l'écriture poétique, apparaît dans les termes qu'emploie Bonnefoy pour décrire la manière dont lui viennent à l'esprit ce qu'on pourrait appeler la matière première de son écriture : « moments de rupture », « effractions subites », « dictée de mots¹ ». On comprend alors que le rêve est l'origine de l'écriture de Bonnefoy. Il faut entendre le mot « rêve » en un sens élargi : bon nombre de textes de Bonnefoy se présentent soit comme des récits de rêves en tant que tels, soit comme des rêveries, où la conscience est éveillée mais s'abandonne à des images et des visions que la raison n'a pas préméditées. L'idée que le rêve est le lieu originaire, énergétique, décisif et fécond de la poésie, se voit particulièrement dans *La Maison natale* où, même lorsqu'un poème commence par « Je m'éveillai », ce que nous lisons est un récit de rêve ou, au moins, un texte « troué » d'images oniriques, telle cette « flamme rouge » du « feu des vigneron », qui saisit « à pleines mains le bas du ciel » (poème VI).

Bonnefoy cependant, et c'est la seconde « postulation » de sa poétique, ne laisse pas, dans ces textes, la matière du rêve à l'état brut. Il accomplit tout un travail d'élagage, de composition, de mise au net de la syntaxe et de la structure globale du texte ; il procède ainsi à l'insertion des données de l'imaginaire dans des logiques esthétiques. Ceci explique que Bonnefoy n'a pas renoncé, contrairement à bien des poètes contemporains, au vers libre, même s'il a écrit aussi des poèmes en prose (*La Vie errante*, *Rue Traversière*). Il n'a pas renoncé non plus à la strophe, ni à l'architecture concertée d'un ensemble de poèmes. Ainsi, *Dans le leurre des mots* se présente comme un diptyque en vers libres, avec un premier volet de neuf strophes, et un second volet de huit strophes. *La Maison natale* comporte une série de douze poèmes en vers libres, agencés selon une progression minutieuse.

Cependant, les « métaux du rêve » ne sont pas seulement au service d'une exigence esthétique ; ils sont aussi inscrits dans une

1. « Sur la fonction du poème », *op. cit.*, p. 512, 513, 521.

logique argumentative, dans une vision du monde. L'enfance, la finitude, la mort, sont les préoccupations dominantes de Bonnefoy dans *La Maison natale* et le récit des *Planches courbes* ; la capacité de la poésie à restituer la richesse de la vie, et aussi son pouvoir de fonder un monde second, meilleur que celui que nous connaissons, constituent la trame argumentative de *Dans le leurre des mots*.

La difficulté de ce long poème repose sur le subtil entrelacs entre les données de l'imaginaire, et une réflexion sur le rôle de la poésie. Ainsi, une métaphore de chute d'eau, de torrent, clôt la quatrième strophe de la première partie :

« Les soirs non tant de la beauté qui tarde
À quitter une terre qu'elle a aimée,
La façonnant de ses mains de lumière,
Que de **la masse d'eau qui de nuit en nuit**
Dévale avec grand bruit dans notre avenir. » (p. 73).

Cette métaphore, « métal du rêve » en quelque sorte, est mise au service de la réflexion sur le langage et la poésie : si la poésie échoue à restituer la réalité, en particulier les souvenirs que nous avons vécus, si elle est aussi « illusoire » que le langage, alors nous n'avons pas plus de prise sur notre vie que si nous étions emportés par une cascade. La poésie, cette « beauté » « façonnant de ses mains de lumière » « une terre qu'elle a aimée », laisse la place au désespoir, à l'impuissance, à la mort. La difficulté de *Dans le leurre des mots* est ce lien entre les images et l'analyse, la rêverie et la raison.

Ainsi la « transmutation » des « métaux du rêve » ne doit pas se comprendre comme un abandon du poète à l'inconscient, à l'imagination, mais comme le travail de l'écrivain qui transforme, selon des logiques esthétiques et argumentatives précises, les fulgurances non rationnelles qu'il a d'abord accueillies.

2. QUE SONT « LES CHOSES PROCHES » POUR BONNEFOY ?

« *Les choses proches* » sont, pour Bonnefoy, les lieux, les objets, les aliments les moins sophistiqués de l'existence humaine (Dans le leurre des mots, I, p. 71).

On est frappé, en abordant la poésie de Bonnefoy, par le constant désir d'une existence simple, que ce soit dans les rêves et les rêveries, dans les poèmes davantage liés à des souvenirs autobiographiques (*La Maison natale*, poèmes VII, VIII, IX, X), ou encore dans le récit *Les planches courbes*. Retrouver la présence au monde dont le langage nous prive, c'est accomplir une sorte d'ascèse, une initiation à la vie simple, s'efforcer à un certain dépouillement.

Ainsi la nature, dans les poèmes de Bonnefoy, est élémentaire. Elle l'est d'abord au sens strict : les quatre éléments fondamentaux, l'eau, le feu, la terre, l'air, y sont très présents, comme la base de notre monde. L'adhésion au monde est effective lorsque l'homme se mêle, en un lien fusionnel, avec ces éléments primordiaux. C'est ce que nous voyons au début de *Dans le leurre des mots* où, à la faveur de la rêverie, l'eau, le feu, l'air et la terre contribuent grandement au sentiment si net d'unité entre le poète et son amie, entre eux et le monde :

« [...] la **terre**
Est le sein nu où notre vie repose.
Et des **souffles** nous environnent, nous accueillent.
Telle la nuit d'été, qui n'a pas de **rives**,
De branche en branche passe le **feu** léger. » (p. 71, v. 5-9).

Dans la rêverie et les rêves de Bonnefoy, les quatre éléments sont omniprésents. Dans le premier poème de *La Maison natale* par exemple, on aperçoit un paysage où « la vague » s'abat sur « le rocher », où le « vent » souffle, où « un feu » semble brûler au fond de l'horizon (p. 83).

La nature est élémentaire aussi, en un sens élargi, car les paysages, la flore, sont dépouillés, dépourvus de toute afféterie pittoresque. Les paysages sont faits de « montagnes » (p. 71), de « collines » (p. 83), d'« arbres » (p. 85), de « plages » (p. 95),

d'« herbe haute » (p. 83), de « dunes » et de « bruyères » (p. 96), de « roseaux » et de « joncs » (p. 101, 103). Une caractéristique très remarquable de l'écriture de Bonnefoy est la rareté de l'adjectif qualificatif, le bannissement des énumérations, qu'affectionnent pourtant tant d'écrivains. Si une caractérisation est ajoutée à un nom, elle a quelque chose de minimaliste, comme une précision essentielle : « une eau **noire** » (p. 72), « le chardon **bleu** des sables » (p. 96).

Le monde des hommes obéit à la même exigence de dépouillement. Impossible de situer, d'identifier, à la lecture de *La Maison natale*, la maison des parents de Bonnefoy à Tours, ni de reconnaître cette ville quand le poète aperçoit son père « sur le boulevard » (p. 90). La « maison natale », quand elle n'est pas transfigurée par le rêve, c'est un « jardin », une « salle à manger » avec une « fenêtre » qui « Donne sur un pêcher qui ne grandit pas » (p. 92). Le dépouillement semble cependant changer de signe dans l'enfance tourangelle : ce n'est pas encore la garantie d'une adhésion au monde rendue plus forte par la préservation de l'essentiel, c'est plutôt la marque de l'absence, de l'incommunicabilité, du vide affectif où vit l'enfant. Il faut attendre « une [autre] maison natale » (poème X), celle de Toirac, pour que, dans le grenier, la simplicité aille de pair avec la présence et l'échange : le poète n'est plus seul, et l'« odeur de paille sèche », dans le grenier, le relie aux « étés tamisés » d'autrefois.

Il est clair qu'il y a chez Bonnefoy un rêve passéiste, celui des petites communautés humaines vivant, non dans le dénuement, mais dans le dépouillement. Ainsi le « feu des vigneronns » qu'aperçoit le poète à l'aube, depuis le compartiment d'un train (depuis la modernité), retient son attention, comme le signe d'une communauté soudée et altruiste :

« Depuis quand brûlais-tu, feu des vigneronns ?
Qui t'avait voulu là et **pour qui** sur terre ? » (p. 89).